Document généré le 1 mai 2024 04:10

Séquences : la revue de cinéma

Never rarely sometimes always
Faire son choix

Daniel Racine

Numéro 323, juillet 2020

URI : https://id.erudit.org/iderudit/95090ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (imprimé)
1923-5100 (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

Racine, D. (2020). Never rarely sometimes always : faire son choix. *Séquences : la revue de cinéma*, (323), 16–17.

Tous droits réservés © La revue Séquences Inc., 2020

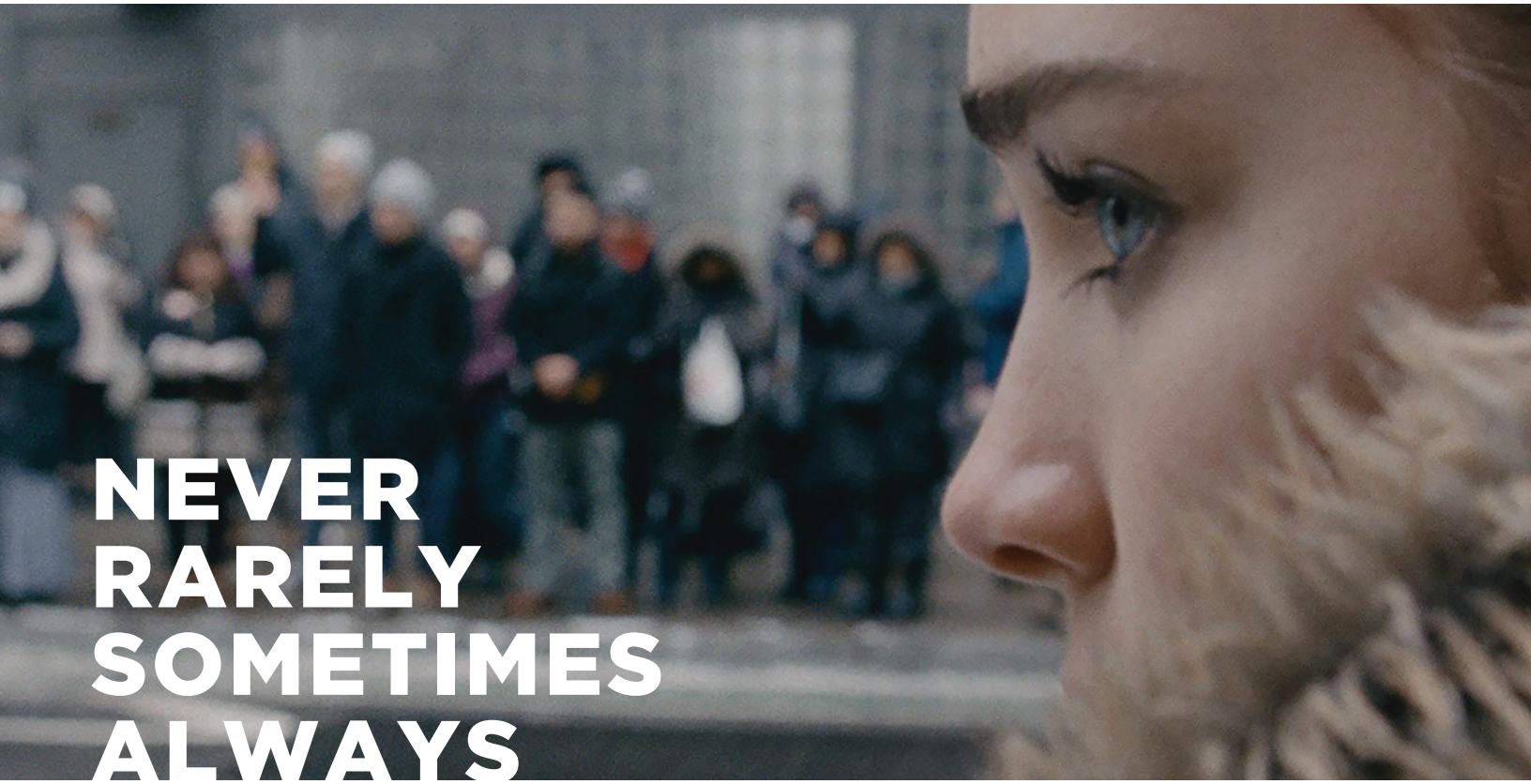
Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/



NEVER RARELY SOMETIMES ALWAYS

FAIRE SON CHOIX

DANIEL RACINE

Dès les cinq premières minutes de ***Never Rarely Sometimes Always***, la cinéaste américaine Eliza Hittman nous révèle tout le courage de son personnage central de 17 ans, la taciturne Autumn. Seule sur scène avec sa guitare, elle interprète la chanson au titre révélateur *He's Got the Power* (chanté par le groupe majoritairement féminin The Exciter en 1963) devant une salle pleine dans son village de Pennsylvanie. Au milieu de sa mélodie, un jeune homme lui lance une insulte, mais malgré ce geste déplacé, Autumn ne s'en laisse pas imposer et elle reprend où elle était rendue. Au repas communautaire qui suit, silencieuse et observatrice, après un commentaire méprisant de son père, elle se lève et passe devant la table du trouble-fête et de ses amis, et lance un verre d'eau en plein visage de l'un d'eux. Le ton est donné. Cette jeune femme réservée est capable de prendre sa vie en main, peu importe les obstacles qui se dressent devant elle.

Après ***It Felt Like Love*** et ***Beach Rats***, Hittman poursuit avec acuité son exploration des premiers émois sexuels et des conséquences qui peuvent en découler chez les adolescents. Dans le cas d'Autumn, c'est une grossesse non désirée qui bouleversera son quotidien et son désir de remédier à cette situation. Aidée de sa bienveillante cousine Skylar, elles partiront ensemble vers New York pour fuir leur milieu très conservateur où l'avortement est encore mal perçu. De là, nous les suivrons dans leurs déambulations urbaines, sans trop de repères et de moyens, et surtout, confrontées à la lourde bureaucratie entourant ce « service » payant pour se libérer de cet encombrant fœtus.

La préparation sur le terrain d'Eliza Hittman saute aux yeux, son récit détaillant minutieusement toutes les étapes que franchira la brave Autumn. Son cinéma très réaliste évoque bien sûr le travail des frères Dardenne et celui de Ken Loach. Mais contrairement à ces réalisateurs reconnus pour leur style sans artifice, Hittman n'a pas peur d'y inclure des silences libérateurs, des scènes aux compositions visuelles lyriques, une trame sonore discrète mais évocatrice, et surtout une sensibilité à fleur de peau. C'est particulièrement frappant dans cette belle solidarité féminine entre les cousines. Dans l'une des séquences les plus bouleversantes du film, Autumn retrouve Skylar dans le métro. S'approchant tout doucement d'elle, pendant que Skylar se fait embrasser presque de force par un garçon plus âgé prénommé Jasper, Autumn tend la main à son amie qui lui fait dos, comprenant le sacrifice de Skylar (Jasper leur avancera le montant des billets de bus pour leur retour).

Cette complicité, nous la devons beaucoup au jeu tout en finesse des deux jeunes actrices, Sidney Flanigan (Autumn) et Talia Ryder (Skylar). Hittman a su trouver le parfait équilibre dans leur composition respective, la force tranquille de l'une pour nourrir la résilience de l'autre. Flanigan offrant son visage comme une toile pour y déposer de délicates touches d'émotions; les yeux doux de Ryder pour analyser constamment leur situation et saisir les non-dits de son amie. À cela s'ajoute la présence à des moments clés du comédien québécois Théodore Pellerin dans le rôle de Jasper. Ce jeune homme un peu plus vieux que les deux protagonistes ne suit que les impulsions de ses humeurs et ses désirs, montrant un réel auquel ces jeunes filles auraient été en droit de s'attendre à leur âge. Il est la tentation qui leur pend au bout

du nez, ce risque de déviation de leur mission. Heureusement, il fera partie de leur solution. Pellerin livre une performance sans fausse note, juste assez détestable.

Après le magnifique ***Beach Rats***, il fallait s'attendre à ce qu'Eliza Hittman collabore à nouveau avec la directrice photo Hélène Louvart. La vétérane française, qui a travaillé avec Agnès Varda, Alice Rohrwacher, Larry Clark et tant d'autres, propose une approche documentaire, installant sa caméra comme si elle devait se faire oublier pour trouver la vérité dans chaque plan qu'elle propose. Bien sûr, nous sommes en fiction, mais aurait-elle fait autrement si elle avait dû filmer le réel ?

Il est fascinant de réaliser que l'Autumn de ***Never Rarely Sometimes Always*** pourrait être la Lila de ***It Felt Like Love*** trois ans plus tard. Dans ce premier long métrage d'Eliza Hittman, Lila, 14 ans, tente de plaire à un garçon plus âgé, en espérant perdre sa virginité avec lui. Elle se met inutilement en danger avec ce Sammy et ses amis, pour être sur le même pied d'égalité, sur le plan de l'expérience, que son amie Chiara. Imaginons que trois années passent et nous la retrouvons maintenant enceinte dans la métropole new-yorkaise. Elle se prénomme désormais Autumn, mais comme le démontre d'une manière radicale la scène d'interrogatoire qui fait référence au titre du film, les réponses sans fard de cette jeune femme de 17 ans pourraient être celles de tellement d'adolescentes américaines de cette génération. Les œuvres de Hittman révèlent à quel point ces jeunes filles en subissent beaucoup et fléchissent devant la pression sociale des leurs, ayant déjà presque tout essayé sexuellement avant l'âge adulte, et ce, malgré leur grande fragilité émotive.

Dans sa représentation d'une certaine américanité des conditionnements sociaux, Eliza Hittman confirme qu'elle est désormais l'une des voix fortes parmi les cinéastes indépendantes de son pays. Non loin de son aînée Kelly Reichardt (***First Cow***, ***Certain Women***, ***Night Moves***), il y a présentement de très intéressants points de vue féminins tournés sur les milieux ruraux et ouvriers, et sur l'effritement de la classe moyenne aux États-Unis. Car il y a toujours cet aspect en sous-texte dans le cinéma de Hittman, ces jeunes qui subissent les conséquences de l'absence de réels modèles chez leurs parents ou autres adultes autour d'eux, trop occupés à simplement tenter de subvenir à leurs besoins de base. Oui, ça prend une bonne dose de courage pour grandir dans les États-Unis conservateurs de Donald Trump, de là l'importance d'une œuvre significative comme ***Never Rarely Sometimes Always***, en soutien au mouvement *Me Too*, mais aussi pour offrir le portrait d'une jeune femme déterminée à choisir la vie qu'elle veut mener.